

LA VIE PARISIENNE



LE FORGERON DE LA VICTOIRE

Puisque c'est Vulcain, votre époux paisible,
Qui, battant le fer et bravant le feu,
Sut forger de Mars le glaive invincible,
Il convient, Vénus, de l'aider un peu.

HERAULT

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Outenberg 48-59

ABONNEMENTS

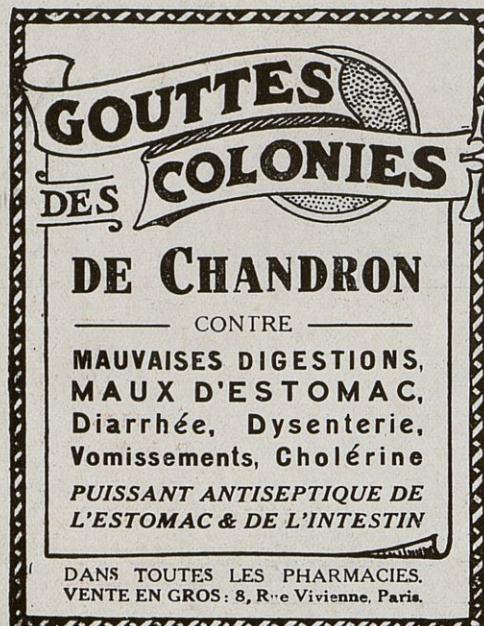
PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
TROIS Mois : 10 francs



MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

DIVERS

A CHAT DE VIEUX DENTIERS, Bijoux et Argenterie. A LOUIS, 8, Faubourg Montmartre, 8.

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera l'avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

VIC juge et conseille d'après écriture. Reçoit 2 à 8 h. et par correspondance. 6, rue Boucher (face Samar.).

HOTELS

ETOILE. Hôtel BELFAST, 40, avenue Carnot, dernier confort moderne. Chambre à la journée, au mois. Restaurant. Repas servis dans les chambres.

OCCASIONS

BIJOUX • PERLES • DIAMANTS
sont achetés aussi cher qu'avant la guerre
chez PAREDES, 11, rue Caumartin. 1^{er} étage



PETIT CAISSON garni d'obus en chocolat, à culasse d'or, et que les équipes de relève apporteront aux soldats amateurs de munitions réconfortantes. Le caisson de 24 obus est expédié contre mandat de 8 fr. adressé à la MARQUISE DE SÉVIGNE, 11, boulevard de la Madeleine, PARIS.

BIJOUX Pièces aussi Comme **ACHAT**
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

ARTISTIC PARFUM GODET

La Photographie d'Art **Reutlinger**

21, Boulevard Montmartre, Paris.

accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre.



Chambres MEUBLÉES. Lux. rav. hôtel partic. av. du Bois. 10, rue Chalgrin (Etoile). T. 679-48.

BIBLIOT, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures. Envoie franco sur demande son dernier Catalogue.

ESTAMPES

Catalogue spécial illustré d'Estampes galantes et parisiennes de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO, MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER, NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50. Catalogue spécial illustré d'estampes sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50. LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

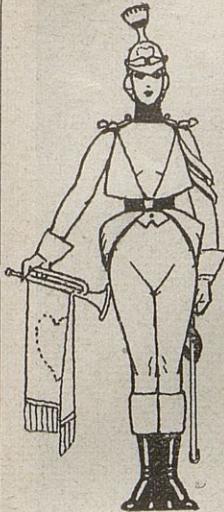
Genre XVIII^e siècle et GUERRE 1914

Porte-folio "Les Sourires de Paris"

16 estampes sous couverture de RAPHAEL KIRCHNER, format 37×28, signées : A. GUILLAUME, WILLETTE, STEINLEN, GERBAULT, PRÉJELAN, POULBOT, etc. Les 16 est., franco 6 fr. (Etrang. 7 fr.)

MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR

ON DIT... ON DIT...



Le flirt au feu.

Beaucoup de nos lecteurs du front voudraient que *La Vie Parisienne* les mit en relations avec de jeunes, jolies et spirituelles lectrices, qui deviendraient leurs marraines sentimentales. Ils se demandent avec étonnement pourquoi nous n'avons pas organisé l'œuvre charmante, mais extrêmement délicate, du « flirt au front ».

Pourquoi?... Parce qu'une œuvre si frivole en apparence, si sérieuse au fond, nous semble devoir être à l'abri de toutes mauvaises plaisanteries. Notre confrère *L'Intransigeant* a raconté récemment l'histoire d'un vieux monsieur, d'excellent cœur, qui sous un pseudonyme féminin a servi, pendant plusieurs mois,

de confidente épistolaire à un jeune sous-lieutenant, lequel, vous le comprendrez, fut fort décontenté quand, profitant d'une permission, il se rendit, la bouche en cœur, chez sa « marraine ».

Voici une autre anecdote pour faire pendant à celle-là :

Un groupe de poilus facétieux envoya à un journal, il y a quelque temps, les noms et les adresses de « braves combattants » avides de consolations sentimentales. On les mit en relations avec de jeunes femmes au cœur compatissant et dont quelques-unes étaient un peu légères. Or les noms des préenus « combattants » étaient ceux de tous les ecclésiastiques d'un département du Nord. Jugez de leur ahurissement et de leur indignation en recevant des épîtres de la plus brûlante tendresse!...

Comment éviter de pareils imbroglios?... Nous ne le savons pas. Et voilà pourquoi *La Vie Parisienne* n'a pas osé réaliser l'œuvre de la « Croix Rose » dont elle avait eu l'idée.



Une brave.

Les journaux anglais racontaient dernièrement que quelques grandes dames, parmi lesquelles lady Col. bro. ke, se sont enrôlées dans des fabriques d'armes, comme « tourneuses » d'obus.

Applaudissons à ce joli geste patriotique, mais signalons que les ladies d'outre-Manche ne sont pas les seules à travailler pour les alliés. A Rennes, dont l'importante fabrique d'obus a donné asile à nombre de réfugiés belges, on peut voir M^{me} S.t.r.b.c.k, qui connaît, quoique jeune encore, de brillants succès sur les principales scènes bruxelloises et qui fut même applaudie à Paris, il y a deux ans, sur un théâtre de boulevard, on peut voir, disons-nous, M^{me} S.tt.r.b.c.k travailler chaque jour à confectionner des munitions pour nos 75.



Ah! qu'en termes galants...

Le général commandant une région extrêmement méridionale a prescrit aux agents de police de s'assurer, la nuit venue, de l'identité des péripatéticiennes du cru.

Le commissaire de police a cru devoir, dans les termes suivants, faire une timide objection à la mesure ordonnée :

« Il y a lieu de remarquer qu'il s'agit en l'espèce d'un service très délicat car, avec les modes et les allures actuelles, les agents sont exposés à arrêter sur la voie publique des vraies dames de la ville » (sic).

O tempora! O mores!



La séditionuse réclame.

Un de nos plus sympathiques préfets de l'Est est en délicatesse avec le coutelier d'un important chef-lieu de canton de son département.

Lorsque la censure fut établie, voici bientôt un an, cet honnorable commerçant fit apposer sur la glace de son magasin une annonce ainsi libellée :

FOURNISSEUR DE LA COUR DE DANEMARK
ET DE LA CENSURE

Le préfet, chaque mois, envoie à cet audacieux une « mise en demeure » de faire disparaître la seconde ligne de son annonce. Chaque fois le commerçant s'y refuse et cela grève le budget de 36 fr. 40 tous les mois. Depuis un an que ce petit manège dure la somme commence à s'arrondir!



Les deux baisers.

A T....., petite station balnéaire des Côtes-du-Nord, sise dans un admirable décor de rochers et de bois, le *Grand Hôtel de la Plage* a été réquisitionné et transformé en hôpital militaire. Et comme, malgré tout, les baigneurs sont venus nombreux, sur les plages bretonnes, cette année, beaucoup de jolies femmes prêtent leur concours aux médecins qui soignent les blessés.

À villégiature M^{me} Yette D.l.n.r., ex-pensionnaire du théâtre des Variétés. Chaque matin, la charmante artiste va prodiguer ses encouragements à nos soldats. Parmi ceux-ci un grand diable de Méridional montait, l'autre jour, une invincible répugnance à absorber certaine potion amère.

— Si vous êtes sage, lui dit la jolie actrice, je vous permettrai de m'embrasser!...

Aussitôt, le poilu avala d'un trait le médicament, essuya sa moustache et réclama sa récompense. Ce fut fait si gentiment que le médecin-chef lui-même ne put s'empêcher de sourire.

Mais où la chose devint tout à fait amusante, ce fut lorsque l'infirmière-major, une matrone qui frise la cinquantaine, déclara le lendemain matin :

— Tous ceux qui boiront bien leur potion auront le droit de m'embrasser...

L'effet fut immédiat! Tous les poilus firent la grimace et déposèrent sur leur table de nuit le bol qu'ils allaient vider...

Mais l'infirmière-major est la bonté même et sa bonté est pleine d'esprit. Elle fut la première à rire du résultat de son annonce, puis feignant la colère :

— Eh bien, s'écria-t-elle, tous ceux qui n'auront pas bu dans cinq minutes seront condamnés à m'embrasser!

Les poilus rirent à leur tour et s'exécutèrent...



Toute la lyre!

Ingres était plus fier de son violon que de son pinceau; M. Camille Sa.nt-Sa.ns, qui professionnellement est homme-orchestre, a la prétention d'être de plus un poète inspiré: voici quelques-uns de ses derniers vers, publiés dans une revue américaine de San-Francisco:

... La guerre ne va pas sans l'art et sans la foi.
Et l'art c'est la musique ardente et grandiose
Qui laisse les esprits étonnés sous sa loi:
La musique est bien le feu de l'apothéose...

Il y a encore cinquante-huit vers comme ceux-là: mais ce petit échantillon vous suffit, n'est-ce pas?



Instantané.

La scène eut pour décor les admirables falaises de Ploumanach, gigantesques éboulements de granit rose, assez désertés par les touristes cette année. Elle eut pour héroïne une petite ballerine du Châtelet, M^{me} Thérèse H..rt.l, qui y tourne des films pour une grande société cinématographique, et elle eut pour spectateur le peintre Emmanuel B.n.z en voyage d'excursion.

Ce jour-là, l'artiste, qui est avant tout, on le sait, un délicat paysagiste, s'escrimait à fixer sur la toile le grand mouvement de la houle. Mécontent de son œuvre, il venait de déposer ses pinceaux, lorsque son attention fut attirée par un spectacle charmant. Une jeune fille, presque une enfant, se dévêtait de voiles de mousseline et, dans une anfractuosité de la roche, livrait son corps blanc aux baisers des vagues.

La chance voulut — pour l'artiste, — que l'un des pieds de l'appareil cinématographique vint à bouger comme le film allait s'achever. Il y eut une pose assez longue, puis il fallut recommencer. De son trou de granit, véritable loge d'avant-scène, le peintre eut le temps de croquer une esquisse rapide; et voilà pourquoi nous pouvons annoncer qu'au prochain Salon — hélas! quand aura-t-il lieu? — on verra figurer une *Baigneuse dans les roches de Ploumanach*, en laquelle certaine ballerine du Châtelet sera fort étonnée de se reconnaître.

grâce à

GIBBS

J'ai le sourire et deux rangs de perles pour un franc

Campton

PATE DENTIFRICE
MAISON D.G.W.
GIBBS
L.T.D.
LONDON
MANUFACTURERS
P. THIBAUD & C^{ie}
PARIS

DENTIFRICE
GIBBS
PARIS

DENTIFRICE
GIBBS
PARIS

DENTIFRICE
GIBBS
PARIS

Demandez le nouveau catalogue illustré et échantillons copieux contre 0.50 cent. à P. THIBAUD & C^{ie}. Concierges Gén^{aux} 7 & 9, rue de la Boétie - PARIS.



LES KHARITES

ERINNA ou LA FEMME DE L'ARCHONTE CENSEUR

A la veille de la grande lutte contre Philippe, la Grèce heureuse de son bien-être, charmée par ses écrivains, ses artistes, applaudissant ses orateurs fameux et ses philosophes, écoutait volontiers les amphictyons (politiciens) beaucoup plus occupés à se disputer et à faire triompher les coléries qu'à préparer une guerre que personne ne voulait. — Pendant qu'Athènes sommeillait ainsi, « Philippe, lion et renard, toujours « prêt à s'élanter, mais cachant ses desseins, avait complété l'organisation de ses finances, préparé une armée formidable, séduisant les « étrangers pour mieux apprendre ce qui se passait chez eux, flattant « les écrivains de la Grèce. Il se posait aussi en libérateur des peuples « et en vengeur de la religion outragée. »

Ce texte est du quatrième siècle avant J.-C. ; ne pourrait-on pas le croire tout moderne ? Mais ce n'est pas tout ! A l'heure où la magnifique parole de Démosthène allait galvaniser sa patrie, que de critiques formula le grand orateur qui prouvent à quelle antiquité peut remonter l'actualité ! — Et il n'était pas le seul à critiquer ! — Aussi avait-on chargé certains Archontes thesmothèles (c'est-à-dire n'ayant pas d'attributions bien définies) du rôle de censeurs. Sur la façon dont ils s'en acquittèrent, les textes sont assez imprécis. Cependant l'aventure de l'un d'entre eux a pu être reconstituée. Il s'appelait Hipponax. Sa femme — sa très gentille femme — se nommait Erinna. Hipponax n'avait pas été choisi parmi les Eupatrides ; il n'était pas d'origine noble ; malgré cela ou à cause de cela, il était arrivé à « une belle situation », que ne lui méritait pas sa valeur. Brave homme, pas méchant, fort timoré, Hipponax, de nos jours, aurait été un bourgeois quelque peu pompeien. A Athènes, il passait pour n'avoir pas inventé la poudre à farder Heureusement il possédait Erinna ! Erinna était délicieuse, d'une intelligence fort cultivée, s'intéressant à toutes les choses de l'esprit. Née Darienne, elle avait étudié comme certaines femmes fort recherchées de cette époque, à l'école fondée jadis par la prétresse Sapho — école à laquelle des pions mal intentionnés ont fait une légende très contraire à la vérité. On y apprenait tous les arts, la poésie, la littérature, une philosophie aimable, de nobles manières, une élégance raffinée. Erinna était ainsi d'une élite infiniment supérieure aux Athénienes de son époque que la jalouse de leurs époux confinait dans le gynécée.

Ce jour-là, bien que le soleil jette sur la ville et ses jardins l'or ardent de sa lumière, Hipponax est mélancolique, il se lamente. Autour de lui sont amoncelées des tablettes.

HIPPONAX. — Qu'ai-je fait aux dieux pour qu'ils m'aient imposé des devoirs aussi difficiles ! Juger de ce qu'on peut dire au peuple ou ce qu'il faut lui celer. Par Zeus, c'est à en perdre la tête !... (Appelant.) Erinna !

Erinna apparaît ravissante, le sourire aux lèvres avivées de carmin, les yeux brillants agrandis par un cerne de poudre bleue. Elle est drapée dans une fine étoffe de lin rose, sa belle chevelure aux reflets de soie cerclée par trois bandelettes que fixent des épingle d'or.

ERINNA. — Tu m'appelles ? Qu'y a-t-il ? La maison retentit de ses lamentations ?

HIPPONAX. — Mais regarde ! Des tablettes en multitude que je dois examiner d'ici à ce soir ! Je ne sais par où commencer et quoi que je décidè — que j'autorise ou que je coupe — je suis certain de ne contenter personne.

ERINNA, gentille. — Veux-tu que je t'aide ?

HIPPONAX. — Naturellement ! N'es-tu pas ma lumière, ma sagesse, le sel de mon esprit et le miel de mes lèvres ? Sans toi, je ne suis rien, mon trésor cher !

ERINNA, coquette. — Tu ne l'as même pas regardé ton trésor. Est-ce que je te plais ainsi ?

HIPPONAX, absorbé. — Sans doute ! Mais... on n'a pas le temps !

ERINNA. — Tu n'as jamais le temps ! (Elle soupire.) Alors, voyons ces tablettes...

HIPPONAX, lisant. — Écoute. Voici qui dépasse la mesure : « Athéniens ! Vous dormez ! Quand donc ferez-vous votre devoir ? Il faut armer des trirémes, instruire des hoplites, réformer vos finances gaspillées en fêtes et en distributions au peuple. Chez votre ennemi tout est prêt. Amorcer ses voisins assez insensés pour se laisser séduire par ses avances et les faire tomber dans les filets qu'il a tendus, voilà le secret de la grandeur de Philippe. Nous, à la première alerte, nous nommons des triéarques, nous rêvons aux ressources pécuniaires, nous décrêtons l'embarquement de l'affranchi puis du citoyen, et le temps se passe pendant tous ces décrets ! Ne sacrifiez pas

la soldé de l'armée aux oisifs restés dans leurs foyers, décourageant ainsi le soldat fidèle! » Hein? Je biffe tout cela?

ERINNA. — Es-tu fou? C'est Démosthène qui l'a dit hier devant des milliers de citoyens! Peux-tu supprimer ce qu'ils ont tous entendu et acclamé? Ne sais-tu pas que le magnifique orateur qui soulève d'enthousiasme la nation vivra dans la mémoire des hommes et que sans doute l'histoire appellera son discours d'hier la première Philippique!

HIPPONAX. — J'admetts que tu aies raison; mais voici qui est plus fort! (*Lisant*) « Il faut envoyer aux armées de nos citoyens qui surveilleront la conduite des généraux! »

ERINNA. — Eh! bien? C'est de la politique; ne t'en mêle donc pas!

HIPPONAX. — Mais précisément, mon devoir est de...

ERINNA, *l'interrompant*. — Ton devoir est de laisser parler Démosthène comme il l'entend. Tu es trop chétif pour rognier les griffes de ce lion! Que ne l'as-tu entendu comme moi, ce matin, prononcer ces paroles superbes: « Les Athéniens sont les défenseurs de la liberté. Chaque coup porté à cette liberté frappe sur eux. De là leur droit de la défendre partout. » Crois-moi, ce serait plus qu'un crime, ce serait une faute de combattre l'homme dont le génie soulève l'Attique.

HIPPONAX. — Je m'incline. (*Prenant une autre tablette*.) Mais alors voici un texte qui va à l'encontre de tout ce que dit ton Démosthène: « Buvons à outrance et faisons joyeuse vie, tant qu'il y a moyen d'y fournir. Rien de plus aimable que le ventre. Vertus, ambassades, commandements, vaine gloire et vain bruit du pays des songes. La mort te glacera au jour marqué par les Dieux. Et que garderas-tu? Ce que tu auras bu et mangé, le reste est poussière! » Qu'en dis-tu?

ERINNA. — Evidemment le conseil est détestable et contraire aux vertus guerrières qu'il nous faut. Mais ignores-tu donc de qui il vient?

HIPPONAX. — Je l'ignore.

ERINNA. — D'Aristophane! Le passage que l'on cite est des *Acharniens*, pièce classique, si j'ose dire. La censurer ferait rire de toi dans tout Athènes!

HIPPONAX. — Que mon métier est difficile!... Je ne pourrai donc rien couper aujourd'hui?... Ah! si! Ecoute ce que je vais lire: « Plus de guerre! Qu'on désarme! Les citoyens écrasés de charges respireront enfin! Le commerce va se relever. Athènes désertée par les étrangers les verra accourir de nouveau dans son sein. La justice et non la conquête peut fonder des puissances durables. Qu'on s'allie avec Philippe au lieu de le combattre et la Grèce sera prospère! »

ERINNA. — En effet, de telles paroles paraissent impies, seulement elles sont d'Isocrate.

HIPPONAX. — Mais oui, dans son *Discours sur la paix*, je les reconnais! (*Craintif*.) Ah! par Zeus, voilà qui demande réflexion! Car, en somme, Isocrate est à la tête d'un parti puissant?

ERINNA. — Les pacifistes, adversaires de Démosthène.

HIPPONAX. — Eh! bien, puisque je laisse passer les paroles de ce dernier, il serait imprudent d'arrêter les autres?

ERINNA. — D'autant plus qu'elles étaient dans toutes les mémoires sauf dans la tienne.

HIPPONAX. — Donc j'autorise! (*Prenant une autre tablette*.) « Iphicrate a-t-il bien les qualités qu'il faut pour conserver le commandement suprême? Thimothée a montré plus de décision? »

ERINNA. — De qui cela?

HIPPONAX. — De Cléariste, un inconnu!

ERINNA. — Efface! (*Lui passant une tablette qu'elle a lue*.) Brise aussi celle-ci qui recommande, dans l'attaque, la phalange, formation en profondeur! Fantaisie d'écrivain stratège qui se croit compétent.

HIPPONAX, *continuant son examen*. — « Les hoplites manquent d'armements, les vieilles galères ne sont pas remplacées... »

ERINNA. — Efface, efface!...

HIPPONAX. — Oh! oh! Voici qui est très grave. (*Lisant*) « Le rat Pille-Miettes ayant été noyé par Jouffue la reine des grenouilles, tout le peuple rat soulevé par Fouille-Marmite déclara la guerre à la gent batracienne. Les dieux s'inquiétèrent, mais Minerve les décida à rester neutres. Alors les rats vainqueurs, sous le commandement de Avale-tout voulurent exterminer leurs ennemis jusqu'à la dernière. Jupiter n'y tint plus. Il lança sa foudre, qui ne produisit d'ailleurs aucun effet. Alors, il fit avancer une armée de guerriers munis, par la nature,

d'armes nouvelles défensives et offensives — c'étaient des crabes qui changèrent en un clin d'œil le sort de la bataille, détruisirent les rats et assurèrent la victoire! » — Conviens, Erinna, que ce sont là d'intolérables allusions? Sous ces noms bizarres il me semble reconnaître un tas de gens...

ERINNA. — Mais non, mon bon Hippo; il ne faut pas voir des allusions partout! N'aurais-tu donc jamais lu la *Batrachomyomachie* de Pigrès, frère d'Artemise?

HIPPONAX. — Comment? C'est cette vieille histoire? Mais qui l'a mise sur ces tablettes?

ERINNA. — Un farceur cherchant à te prendre en défaut.

HIPPONAX. — Que de pièges! Quel métier!

ERINNA. — Il n'y a plus rien à examiner?

HIPPONAX. — Si, la communication de l'oracle de Delphes!...

ERINNA. — Laisse-le donc faire sa Pythie! Le peuple adore la bonne aventure.

HIPPONAX. — Ah! et ceci que j'oubiais. (*Lisant*) « Qu'Hipponax veille! On approche des Aphrodisies et Erinna est bien jolie! »

ERINNA, *rougissant*. — Efface! Efface!

HIPPONAX. — Pourquoi? Je ne comprends pas...

ERINNA. — Justement! Ce qu'on ne comprends pas, il faut toujours le supprimer.

HIPPONAX. — Comme tu voudras! (*Se levant*.) Là-dessus, je sors, j'ai besoin de prendre l'air, ma tête éclate!

ERINNA. — C'est cela! Le soleil va s'éteindre dans la mer. Promène-toi jusqu'à la clarté de la lune. Moi, je descends au jardin.

Elle descend, en effet, dans son jardin que la liédeur du soir emplit de parfums, fleur vivante parmi les fleurs de pourpre, les lys bleus, les thym rosés. Elle gagne un bosquet de lamaris qui borde le jardin d'à côté et appelle son voisin Lysias, adolescent d'un très pur modèle pour qui elle s'est découvert infiniment de goût.

LYSIAS, *approchant timidement*. — C'est toi, Erinna?

ERINNA. — Naturellement! N'as-tu pas reconnu ma voix?

LYSIAS. — Ta voix est douce comme celle du rossignol.

ERINNA. — Eh! bien alors, qu'attends-tu pour venir?

LYSIAS. — D'après l'enseignement de mon maître il faut se méfier de la jolie femme.

ERINNA. — Ton maître est un imbécile et toi un nigaud.

LYSIAS. — Moi passe encore, mais comment peux-tu, ayant l'esprit aussi délié, parler ainsi de Socrate?

ERINNA. — Parce que je n'aime pas sa philosophie!

LYSIAS. — Je suis prêt à en discuter.

ERINNA. — Zut! (*L'expression grecque est intraduisible*.) Te décideras-tu oui ou non à traverser la haie?

LYSIAS. — Je me décide! Mais un secret destin m'avertit que je fais une chose très grave. (*Peureux*.) Hipponax est bien sorti au moins?

ERINNA. — Oui, capon! Quand auras-tu donc une âme d'homme et de soldat? Ah! que je voudrais te la donner!

LYSIAS. — Oui, mais par quel moyen?

ERINNA. — Je te le dirai lorsqu'il aura réussi. (*Le regardant*) Est-il beau ce gamin-là! Sais-tu que c'est offenser les dieux que de mépriser les avantages dont ils nous ont favorisés.

LYSIAS. — Les avantages physiques sont périssables!

ERINNA. — Raison de plus pour s'en servir pendant qu'ils sont neufs!

LYSIAS. — Cependant Platon a dit...

ERINNA, *l'interrompant*. — Bon! Après Socrate, Platon!... Les écrits de ces gens-là ont bourré ta cervelle d'idées fausses! Ou alors tu ne les as pas compris.

LYSIAS. — Par exemple! Je tiens la doctrine de Socrate de Criton lui-même, et pour celle de Platon j'ai entendu Spensippe.

ERINNA. — Tu as mal digéré tout cela!

LYSIAS. — Oh! Ne sais-je pas que Socrate a toujours enseigné le beau, le vrai, le juste, en donnant l'exemple de toutes les vertus.

ERINNA. — Non, pas de toutes. Il n'a jamais aimé! Et c'est la plus grande des vertus.

LYSIAS. — Au sens platonique alors?

ERINNA. — Qu'est-ce que tu t'imagines avec ton sens platonique? Veux-tu que je te répète et que je t'explique — car je le connais mieux que toi — le texte de Platon sur l'amour? Ecoute: « Le droit chemin de l'amour, qu'on y marche de soi-même (pas toi, sapristi!) ou qu'on y soit guidé par un autre (peut-être par moi), c'est de commencer par les beautés

Dessin de E. Touraine.



— Alors, ma petite dame, vous voudriez passer pour ma nièce?... Comme ça se trouve! Y a justement la fille à mon défunt frère qu'a mal tourné.

d'ici-bas et de s'élever à la beauté suprême en passant successivement par tous les degrés de l'échelle. » Tu n'as pas seulement franchi le premier échelon et tu veux parler comme si tu étais en haut!

LYSIAS. — Permet!

ERINNA. — Non, écoute encore : « L'homme, a dit Platon, doit percevoir le beau par tous les organes auxquels ce beau est perceptible. » (*Coquette.*) Tu ne m'as donc jamais regardée?

LYSIAS, *admiratif.* — Oh! si! tes cheveux sont du noir bleuté des ailes de l'hirondelle, tes yeux sont attrayants comme l'eau d'un lac qu'irradient les rayons du soleil; ta bouche est un fruit humide de rosée, ta gorge est douce et frémissante comme celle des colombes, tes bras sont des lys, tu es une fleur vivante et parfumée!

ERINNA, *étonnée.* — Tiens! tiens! mais, en effet, tu m'as très bien regardée... et détaillée! Voyez-vous le sournois! Tu es donc poète?

LYSIAS. — En pensant à toi!

ERINNA, *ravie.* — Mais c'est très gentil tout ce que tu me dis là et un peu plus agréable que ton fatras philosophique!

LYSIAS. — Oui, seulement le fatras... c'est un préservatif!

ERINNA. — De quoi as-tu peur?

LYSIAS. — Un peu de toi qui m'intimides, et beaucoup de l'amour dont on m'a dit tant de mal.

ERINNA. — Viens que je t'en dise du bien. Approche!... Un baiser ne te tuera pas!

LYSIAS. — Un baiser!... C'est très coupable... Tu es mariée!

ERINNA. — Ne recommence pas tes balivernes. (*L'attirant.*) A-t-il une jolie barbe ce garçon-là!... Voici ses lèvres qui tremblent!... Je ne te les mangerai pas!...

(*Un esclave s'approche avec des tablettes.*)

ERINNA, *contrariée.* — Allons bon!... Qu'est-ce que c'est?

L'ESCLAVE. — Je cherchais Hipponax!... à cause de ces tablettes qui doivent être prêtes ce soir!

ERINNA. — Donne!... Je vais te les viser! (*Sans les regarder, elle met le signe convenu.*) Maintenant file d'un pied léger!... (*Revenant à Lysias.*) Est-ce bête de nous avoir dérangés!

LYSIAS, *allumé.* — On peut reprendre la leçon où nous l'avions laissée!

ERINNA. — Ah! Ah! Cela t'intéresse?... Et où l'avions-nous laissée la leçon?

LYSIAS, *se penchant.* — Sur tes lèvres! (*Après un long baiser, grisé.*) Je crois que je t'aime!

ERINNA. — J'en suis sûre!

LYSIAS. — C'est très agréable!

ERINNA, *souriant.* — Ah! tu trouves?

LYSIAS. — Et somme toute, ce n'est pas très difficile!

ERINNA. — Parbleu! le premier chapitre! Mais ensuite...

LYSIAS. — Oui, je sais qu'ensuite cela devient plus compliqué... (*La pressant.*) Mais en s'y mettant tous les deux?

ERINNA. — Eh! Eh! l'esprit te vient assez vite. Si nous reparlions de Socrate?...

LYSIAS. — Oh! non, je t'en prie!... Ce tapis de mousse est si propice! Et tu es divinement belle!... (*Ardent.*) Je veux!

ERINNA, *enchanteée.* — Il veut!... Il est étonnant!... Le voilà qui parle en maître!

LYSIAS, *emballé.* — Oui, oui, j'ai été stupide, fou!... Mais à présent, je vois, je comprends!... Erinna, Erinna chérie, fais-moi dieu pour que je devienne un homme!

ERINNA, *souriant à Lysias qui maintenant, debout, superbe, regarde l'éblouissante lumière du soir.* — Eh! bien, maintenant que tu as compris, que feras-tu demain?

LYSIAS. — Je prendrai le bouclier, la lance, et j'irai te chercher de la gloire!

ERINNA, *radieuse.* — Tu vois que je connaissais le moyen de te donner un cœur de soldat!...

Mais des bruits montent de la rue. Des esclaves crient le titre des tablettes qu'Erinna, trop occupée, avait autorisées sans les voir.

— Demandez le mystère du jardin d'Hipponax!... Ce qui pousse sous les tamaris!...

CROQUIS SUR LE SABLE

L'HEURE DE LA FLANERIE



EN MARGE D'UNE PLAGE BLANCHE
L'HEURE DU BAIN



LETTRE DU MAROC

Au cœur du Maroc, les Allemands se hâtent de creuser des tranchées...

Après avoir rapporté — froidement — une nouvelle de cette importance, un écrivain, soucieux de ménager ses effets, se verrait tenté de multiplier à l'infini les points de suspension. Ce petit jeu m'est interdit. Déjà j'entends crisser les ciseaux de la censure. Ils planent au-dessus de ma tête. Je les vois, en louchant un peu, qui s'ouvrent et se ferment, menaçants, comme un requin ouvre et referme sa mâchoire avant de fondre sur sa proie. Il faut me hâter de mettre les choses au point.

Les Allemands creusent des tranchées au Maroc, c'est au mieux puisque : 1^o ces Allemands sont prisonniers; 2^o ils travaillent pour la France; 3^o les travaux de défense qu'ils exécutent en terre, bois, fil de fer ou tôle ondulée sont simplement destinés à arrêter la marche en avant de quelques corps d'armée... de criquets.

(Ciseaux de la censure, rentrez dans votre étui!)

Il n'est pas besoin d'être bien subtil observateur pour reconnaître, entre les criquets et les Boches, d'étranges points de ressemblance. En tactique militaire, Boches et criquets professent les mêmes idées, ils nourrissent les mêmes illusions touchant la supériorité du nombre et le soi-disant avantage des attaques en formation serrée. Boches et criquets affichent un même amour de la culture (avec ou sans K). Les premiers s'intéressent, disent-ils, à celle des nations; les seconds, à celle des champs et des jardins. A ce détail près, Boches et criquets ont une même façon d'aimer, une même façon de saboter ce qu'ils aiment. Les uns et les autres apportent, dans le culte de la culture, un égal appétit, une égale fureur, un égal esprit de dévastation et de pillage.

L'idée était donc fort jolie d'employer la méthode homéopathique pour dissoudre, le plus rapidement possible, les sociétés de préparation des apprenties sauterelles. *Similia similibus...*

Comme les criquets, messieurs les prisonniers boches commencent à pulluler sur la terre du Maghreb. Chaque paquebot en déverse sur le port de Casablanca de pleines panierées. Je



M^{me} D.eul.foy dirigeant la restauration de la Tour Hassan, à Rabat.
(A gauche le colonel Jo.in.t.-G.m.b.tta et M. D.eul.foy.)





Un débarquement des prisonniers allemands à Casablanca.

distingue, dans notre douce France, les pêcheurs à la ligne et les chevaux de fiacre en tenue d'été. Ainsi protégés les Teutons goûtent sans crainte les joies du plein air.

Et maintenant une question se pose? Quels sentiments les indigènes professent-ils à l'égard de nos ennemis? Qu'il me soit permis, sans répondre directement, de conter à ce propos une anecdote significative. Il y a quelques mois, un colonel commandant une des subdivisions du Maroc, avait invité à dîner un important caïd. Après le repas, après le café, ou plutôt, après le thé à la menthe qui au Maroc remplace le café, le caïd n'osait pas se retirer par politesse; par politesse le colonel n'osait pas donner le signal du départ et la conversation languissait, en sorte que l'arrivée du courrier parut à tous une heureuse diversion. Après avoir feuilleté le dernier numéro de *l'Illustration*, le colonel le tendit à son hôte, en disant: « Regarde, voici un soldat allemand ». En effet, sur la première page du journal, était représenté un grand diable de « casque à pointe », qui levait les bras au ciel et criait : « Kamarad ! » Le caïd s'absorba longuement dans la contemplation du dessin, en murmurant d'un air songeur : « C'est ça, c'est ça un soldat allemand? » et soudain, avant que personne dans l'assistance ait pu prévoir le geste, il lança sur l'image un crachat aussi généreux qu'énergique.

H. AVELOT.



La tenue d'été des prisonniers allemands au Maroc.

retrouve sur les pistes de la Chaouia ou du Gnarb ces pierrots vert-de-gris que je voyais, il y a quelques mois encore, dans les boues de l'Argonne. Leur mentalité K.K. se reflète toujours sur leurs faces de dégénérés. Seulement, ici, ils ont l'air plus ahuri, tels des rats qu'aveugle la lumière; et le contraste est piquant de ces guerriers lymphatiques et des terribles territoriaux, enfants du Midi, qui les gardent.

Surtout que les âmes sensibles n'ailent point verser des larmes attendries sur le sort des prisonniers au Maroc! Ils ne sont rien de moins que des martyrs. Pour les préserver des rayons un peu vifs du soleil d'août, une administration paternelle leur a distribué des chapeaux de paille. Elle a posé sur leurs têtes carrées cette sorte de pétase, démodé mais pratique, qui



LES CARACTÈRES FRANÇAIS ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

II. — Du Souverain et de la République (Suite).

On ne saurait avoir plus de talent que TIMOCRATE et que DÉMADE: c'est même peut-être un péché d'en avoir à ce point-là; mais c'est la première des puissances dans un état où tout se résout en paroles, et où l'art de la politique se confond avec celui de l'avocat. On pensera d'eux, quand ils ne seront plus, qu'ils n'ont pas toujours fait ce qu'il fallait faire, mais, ce qu'il fallait dire, ils l'ont dit. C'est leur habileté d'orateurs qui leur a permis de déjouer les intrigues, de se maintenir au pouvoir ou d'y remonter. Ils n'ont point usé à l'excès de leur crédit pour eux-mêmes; ils en ont usé modérément pour leur parti, et souvent pour le bien public.

Ils ont de l'éloquence tout ce qu'exigeaient les Anciens, et le cœur, qui est l'essentiel, mais surtout la voix. Leurs adversaires mêmes les écoutent, comme des virtuoses, par plaisir, ne les interrompent qu'à la fin des phrases, et ont soin de ne jamais vociférer à contremps. Ils ont fait quelquefois ce miracle de persuader, non certes par leurs arguments, mais par leur organe. De l'autre côté de la barricade, on ne les injurie pas moins ignoblement qu'il n'est d'usage, mais l'on avoue qu'ils sont des enchanteurs, et l'on met une certaine coquetterie à l'avouer. TIMOCRATE, singulièrement, a toutes les bonnes grâces d'un ordre puissant qu'il a ruiné, mais avec politesse et avec une sorte de douceur. Le même ordre se fait un peu plus prier pour pardonner à DÉMADE, qui a blasphémé un jour les étoiles du ciel, et s'est targué on ne sait pourquoi de n'avoir qu'à souffler dessus pour les éteindre.

Jamais TIMOCRATE ni DÉMADE n'ont changé sensiblement d'opinion, ce qui est l'enfance de l'art dans les assemblées: ils ont réussi à changer leur habitude de corps, qui est quasi une impossibilité, même dans la démocratie, où il n'y a point de distinctions de classes comme un chacun sait. L'élegance de DÉMADE et de TIMOCRATE est devenue si parfaite que l'on n'y prend point garde, et leurs bonnes manières tranchent heureusement sur celles d'une foule de gens du monde qualifiés, qui sont censés avoir reçu de l'éducation. Leur défaut est qu'ils ne sont pas encore blasés de certains agréments de la vie qu'ils ont connus trop tard.

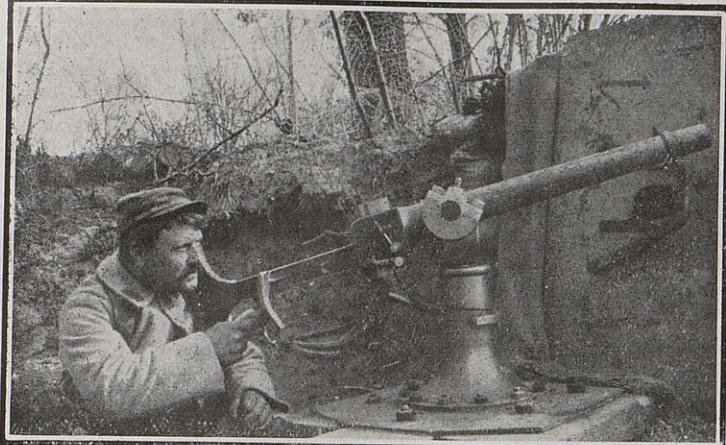
Pour en jouir plus longtemps, ils se ménagent; leur santé les préoccupe; ils n'aiment point passionnément l'action, ni l'autorité qui leur est dévolue; ils ne subordonnent point tout à leur gloire, qui passe leur espérance. Le grand rôle qu'à l'improvisiste la fortune leur a confié, ils le jouent cependant on ne saurait mieux, parce que leur conscience les fouette, leur dignité les oblige, ils n'ont pas le loisir de céder aux conseils de leur nonchalance, ils sont les esclaves de leur importance supériorité: de quoi justement ils se plaignent, entre deux efforts. TIMOCRATE a l'innocente manie de s'asseoir au bord d'une rivière, de guetter et de surprendre les poissons. DÉMADE soupire :

— Si je pouvais me reposer à la campagne un jour ou deux!

Il est incroyable que TIMOCRATE et que DÉMADE n'aient point de véritable ambition, et qu'ils regrettent le

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



LES ALLEMANDS COMBATTUS AVEC LEURS PROPRES ARMES
Un canon-revolver pris aux ennemis et retourné contre eux.



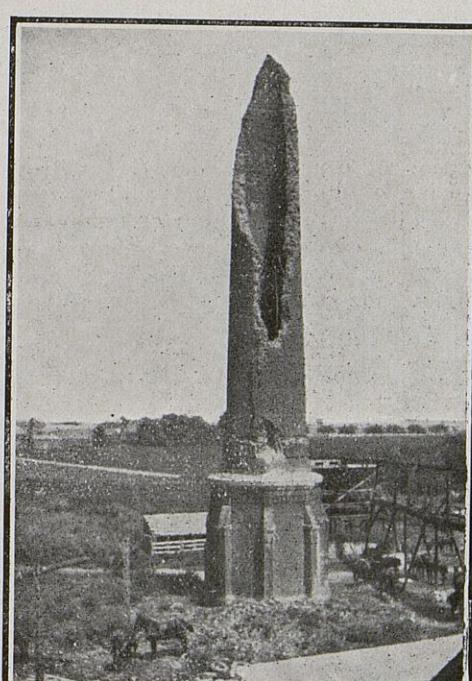
UNE NICHÉE DE POILUS
Les servants d'une batterie lourde prennent l'air hors de leur abri.



UNE ÉGLISE SUR UN CHAMP DE BATAILLE
Les ruines de l'église d'Hébuterne.



DANS L'ALSACE RECONQUISE
Un sourire et des fleurs parmi les canons.



UN MONUMENT COMMÉMORATIF
Tout ce qui reste de la sucrerie de Souchez.



LE LONG DE LA ROUTE DE REMIREMONT A ÉPINAL
Un convoi de prisonniers allemands au repos pendant un changement d'escorte.

destin plus humble où d'abord ils semblaient voués. On leur remontre que leurs noms sont déjà inscrits dans le livre de l'histoire, à la plus belle page, et vivront éternellement. TIMOCRATE sourit avec une modestie mélancolique. DÉMADE répond :

— Les héros de la Révolution étaient jeunes. Danton est mort à trente-cinq ans. Saint-Just est mort à vingt-sept ans. Je compte déjà un demi-siècle. Je serai usé quand cette guerre sera finie.

Il se peut, mais qu'importe à la France, DÉMADE, et, j'ose le dire, à vous-même? Vous remplirez bon gré mal gré votre devoir jusqu'au bout, parce que vous n'êtes point de ceux qui laissent une tâche inachevée. Qu'importe si vous tombez comme le soldat de Marathon en annonçant la victoire, qui pour une part vous sera due?



« Le mépris, qui est le plus légitime des sentiments, est tantôt signe de supériorité, tantôt signe de bassesse d'âme. La femme qui invente contre les hommes, il y a à parier qu'elle n'est pas la femme d'un seul homme. L'homme qui, à l'âge de la maturité, méprise, juge les hommes ce qu'ils sont. L'homme qui méprise trop jeune et quand il ne connaît que soi, les juge ce qu'il est.



Le rôle que jouait dans la politique la galanterie sous l'Ancien Régime, c'est maintenant l'amour régulier qui le joue. Les maîtresses mêmes sont ce qu'on appelle légitimes. On ne parle plus que de mariages, ou au moins de divorces. Nous laissons aux moralistes à décider si c'est que les mœurs sont devenues moins mauvaises, ou les mauvaises mœurs plus bourgeois.



Les lois de l'hérédité sont rigoureuses et veulent que les produits soient des répliques de leurs ascendants; mais cette similitude géométrique est parfois un retournement si exact que les générations successives s'opposent, pour ainsi dire, point par point et trait pour trait.

L'on cite, à l'appui de cette doctrine, les filles de courtisanes qui entrent en religion. Il convient d'alléguer aussi l'exemple de TURCARET, qui, né d'une famille bien pensante, résolut dès le plus jeune âge que la morale serait pour lui comme si elle n'était pas. Il avait remarqué déjà qu'on n'a point de véritable indépendance lorsque l'on applique au jugement des actions la catégorie du bien et du mal, et que la seule règle utile de conduite est : *Hâte-toi de faire à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît.*

Tel fut le premier effort de son intelligence, éminente et détestable. Quelle différence entre TURCARET et un bandit? Vous moquez-vous? Il a des rentes, il administre et il préside.

Il est insolent. Ce n'est point pour la seule commodité qu'il s'est affranchi des principes. La publicité lui est un ingrédient nécessaire, et il ne prendrait aucun plaisir à violer les commandements, soit de la morale éternelle, soit de la civilité puérile et honnête, si, en même temps qu'il les viole, il ne les bravait. Cette dernière jouissance est pour lui si forte, qu'il l'éprouve égale dans ses moindres manquements et dans les plus graves. Aussi n'a-t-il point de préférence et, à l'occasion, il déchoit du crime jusqu'à l'incongruité.

A rebours de celui qui souhaitait avoir des esclaves pour s'en faire adorer, il ne désire la suprême puissance que pour être impuni et craint. Il est cependant dévoué à sa clientèle, et

aime surtout de rendre les services qu'un patron scrupuleux refuserait. Ceux qu'il oblige ne lui marchandent pas leur reconnaissance et se feraient tuer, ou peut-être tueraient pour lui.

On ne partage point ce culte, mais on l'excuse et, dans une certaine mesure, on le conçoit; car TURCARET pouvait être grand. Il échappe le pire défaut du caractère, qui est de n'en avoir point. Les ressources de son énergie semblent inépuisables, et il a, comme dit le peuple, de la défense. Il gâte une merveilleuse pratique des affaires par on ne sait quoi de désordonné. Quelle force perdue pour la France et [pour elle-même, parce qu'elle n'est qu'une force rebelle! L'accident qui a fait tomber TURCARET de son haut était fatal, et l'on s'étonne qu'un esprit si peu chimérique ne l'ait point prévu et déjoué; mais il n'imagine pas qu'il puisse être vaincu.

L'est-il, s'il ne l'avoue point? Il paie d'audace, et l'on finira par douter de sa chute. Qui prétendait que son nom est rayé de l'affiche? On ne voit, on n'entend que lui. Ses allures ont seulement changé, elles sont devenues mystérieuses. Il rôde en se dissimulant aux lieux où naguère il paradait. Où il entrat par la grand'porte, il entre par la porte basse, mais il entre. Il ne hait point ces façons de roman, et pour garder une influence, même occulte, il ramassera volontiers des armes n'importe où, bien qu'il n'exécute pas ordinairement lui-même les besognes qui salissent les mains.



« C'est le fin du goût de savoir exposer dans une galerie les tableaux à la lumière plus favorable et les placer où ils voisinent. Où suspendrons-nous les crayons de SOPHIE et de CORISANDE? Il semblait que ce dût être parmi les portraits de théâtre, puisque SOPHIE et CORISANDE sont comédiennes.

Ne sont-elles point femmes du monde plutôt? Elles le sont, et même davantage qu'on n'a coutume de l'être dans la Société; mais, à cet égard, ce n'est pas la Société, c'est la Comédie-Française qui donne le ton,

SOPHIE a été si correctement élevée par sa famille que l'on disait d'elle, avant le Conservatoire: « C'est une vraie jeune fille, une jeune fille comme il n'en est plus. » La première fois qu'elle entrebâilla son corsage pour paraître sur une scène privée, elle fut si honteuse qu'elle versa des larmes naïves. CORISANDE était fille d'artiste, qui lui répéta toute son enfance: « Tu n'entreras point au théâtre, je l'ai vu de trop près, il me répugne. » Mais CORISANDE avait le feu sacré, et la mère, comme il est d'usage, a pleuré de joie d'être désobéie.

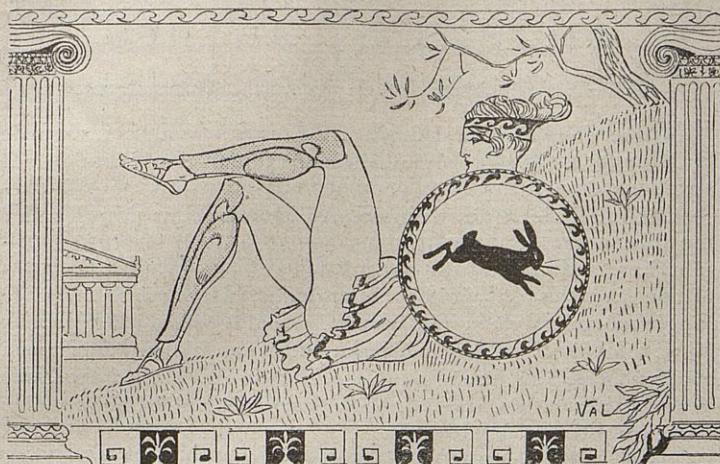
Les débuts de SOPHIE et de CORISANDE furent éclatants. Leur succès fut ensuite continu, mais plus modéré. Elles ont plus de réputation que de gloire. Elles ont surtout une situation, qui ne cessera pas de grandir jusqu'à l'heure où elles feront la retraite. CORISANDE est plus dramatique. Elle a plus d'âme et de tempérament. Elle a des nerfs, quelquefois de l'émotion. SOPHIE est un peu précieuse, mais il ne faut pas se plaindre qu'elle a trop de grâce, même si elle touche à la manière, qui est l'écueil. SOPHIE est une coquette, je veux dire une grande coquette. C'est peut-être sa nature, c'est d'abord son emploi. Dans leurs emplois différents, SOPHIE et CORISANDE sont également parfaites.

Ni CORISANDE ni SOPHIE ne sont jolies régulièrement, ni elles ne sont pires; mais elles séduisent par le chef-d'œuvre de leur élégance. Elles ont tout acquis par l'étude, jusques à une sorte de beauté qu'on a tort de croire qui ne s'acquiert point. Si la beauté est une promesse de bonheur, qui donc est heureux? Ne nous mêlons pas de leur vie privée, et rendons-leur cette justice qu'elle est aussi un chef-d'œuvre de discréption.

Mais pourquoi les a-t-on jointes dans le même cadre, et mêlé leurs caractères à ceux de DÉODAT, de CHARCLÈS, de TISIAS, de TIMOCRATE et de DÉMADE? On supplie le lecteur de croire que ce n'est point par malice, et qu'on a seulement voulu égayer pour le mieux finir un chapitre un peu uniformément triste.

THÉOPHRASTE.

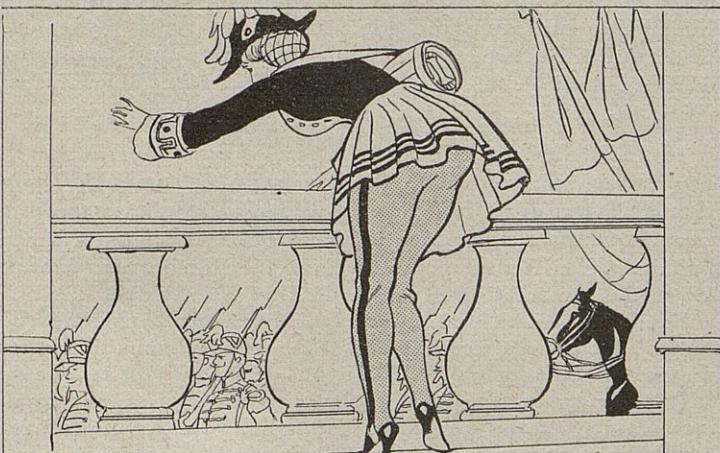
SUR LE PIED DE GUERRE



Aux temps héroïques on mettait des cnémides.



La guêtre des zouaves ne manquait pas d'élégance.



Le pantalon à sous-pied avait de la ligne.



Aujourd'hui, vivent les molletières!

ÉLÉGANCES



Aimez-vous les romantiques?... Vous savez que l'on nommait jadis ainsi des gens qui portaient d'immenses cravates d'où jallaient des cheveux, et qui se promenaient en nacelle sur des lacs argentés par la lune, quand ils ne déchiraient point le cœur des grandes dames du faubourg Saint-Germain, parmi des harpes et des canapés gothiques, à moins encore que ne flambât leur punch en des crânes dont ils usaient comme de coupes, au cours d'inférnales orgies faites à la lueur des torches. Après quoi, le lendemain, l'on soupaît au boulevard avec des demoiselles d'Opéra, par la mordiale!

Or, tous ces romantiques aimaient d'une passion fatale maintes jeunes femmes aux joues pâles, aux frêles épaules, et dont la taille ployait languissamment, à la façon des tiges d'automne. Fragiles beautés, qui soutenaient avec peine le poids de leurs fronts pleins de rêves! D'une main diaphane, elles touchaient les cordes d'un luth, sinon le piano-forte, puis quand la tempête des mélodies les jetait en faiblesse, on les voyait porter à leurs lèvres un mouchoir bientôt étoilé d'un sang rose. Et ce spectacle atroce arrachait aux dandys des blasphèmes.

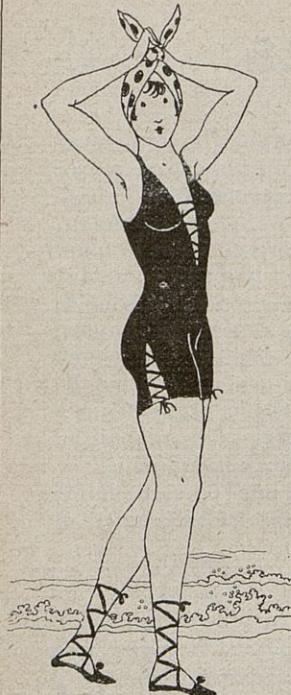
Eh bien, mesdames, ne soyez pas romantiques, oh! mais là, pas du tout. Vous n'imaginez pas combien un tel genre marque mal cette année. Ayez, si vous voulez, dans votre appartement, puisque ce fut la mode avant l'août dernier, le portrait du jeune et beau Dunois partant pour la Syrie, et des fleurs d'oranger sous un globe, sans oublier la flamberge au mur et le keepsake sur la table. Mais, pour Dieu, tenez-vous-en là, et n'allez pas vous aviser de sembler poitrinaires, sous prétexte de couleur locale. Enfin, ne soyez pas malades, ça ne se fait plus. La tisane, les régimes, la chaise-longue, la convalescence et la neurasthénie elle-même, il n'y a rien de si coco.

Il ne faudrait pas en effet vous figurer qu'une santé chancelante suggérât aujourd'hui des idées de distinction ou de séduisante délicatesse. Vieille lune, les migraines. Pas guerre du tout, la névropathie.

Donc, plus de ces fades lassitudes, de ces fièvres suspectes, qui gâtent la bouche et relâchent la peau, plus de ces longs repos au lit, à la chambre ou au boudoir, repos néfastes pour les muscles, pour le dos qui s'empâte, pour la gorge qui renonce, pour les hanches qui se font entreprenantes, et tout ce qui s'ensuit.

Un conseil : usez dès le mois de mars d'une bonne poudre bien ocre, car le teint hâlé, à la poilu, a fort bon air. Outre qu'elle est très guerre, qu'y a-t-il de plus commode qu'une forte santé? Grâce à des nerfs florissants et à un tempérament rustique, en effet, l'on peut offrir sans crainte au pays un, deux, trois enfants. Que si même il en arrive quatre ou huit, vous en demeurerez peut-être un peu frappée, au cas où vous





vous trouveriez débile : tandis que si le coffre est solide et le sang bien rouge, vous ne ferez qu'en rire et resterez charmante. Dites-vous bien qu'à dater de cet automne, une femme comme il faut, une jolie Française, une véritable élégante devra tricoter à la fois des chandails pour les soldats et des chaussons pour son prochain bébé. Et avant le printemps, il faudra que le gosse soit fait, et en souriant.

Toute jeune personne qui ne sera pas clairement enceinte à la Noël manquera de distinction : déjà nombre de couturiers ne combinent plus que des robes vagues pour cet hiver. Les petites dames ténues ne pourront plus s'habiller, c'est affaire à elles de parer dès maintenant, et en toute hâte, à cet affreux malheur.

Nous décrirons bientôt quelques robes vagues. Réservons-les pour la chute des feuilles.

Aujourd'hui plus que jamais, il faut aimer à glorifier l'héroïque, l'intrépide et grande Russie. N'avez autour de vous que broderies russes, bibelots et bijoux russes, jouez de la musique russe, achetez des tableaux russes, apprenez même le russe, si vous êtes bien douée pour les langues étrangères. Si l'on vous demande à quelle date finira la guerre, vous pourrez ainsi répondre : « Quand je parlerai russe. » Cela ne vous compromettra pas.

Naturellement, vos enfants sont aussi vêtus à la russe ? Blouse cosaque en toile blanche, avec une bande brodée au point de chaînette, large de cinq ou six centimètres, qui s'applique autour du col, pour descendre légèrement sur le devant, et à gauche, côté du cœur. La blouse est serrée au bas par une bande semblable à celle du col. Pour votre petite fille, une jupe plissée sort sous la blouse. Pour votre petit garçon, une culotte excessivement courte ornée d'une broderie rappelant celle de la blouse.

Et puis apprenez-leur à dire « Nitchevo », avec un bon accent : ceci pour la russophilie, et pour l'optimisme.

Donc, vous voici aux champs, en attendant que guerre se passe. Vous êtes exquise et délicieusement mise, vous surveillez vos poules et votre jardin, vous cueillez les fruits, arrosez les fleurs, soignez la vache qui fait si agréablement paysage, là-bas, au bout du pré, et chaque jour même, vers quatre heures, vous l'allez traire de vos propres mains. Vous savez, n'est-ce pas, comment il faut faire ? Le pouce et les doigts seuls, délibérément et avec autorité, mais sans tirer avec sauvagerie sur le pis de la pauvre bête : et peu à peu, le beau lait crémeux montera dans le seau.

Bon. Cependant, avez-vous songé que votre main prend une grande importance, au cours de cette opération ? On la suit, on la regarde. Vous-même... Ornez donc celle-ci d'une bague, d'une seule bague, toutefois bien choisie : nous vous recommandons la turquoise — une large et douce turquoise — dont la teinte pure, innocente et tendre, s'harmonise à ravir avec celle du lait. Ou encore un cabochon de corail à peine rose. Toute autre pierre effaroucherait le goût.

Ne souriez pas de ces minuties. C'est grâce à des soins perpétuels et à une préparation de tous les instants que l'on gagne les plus belles victoires.

IPHIS.



CHOSES ET AUTRES

Nous savions qu'on est fier d'être Français quand on regarde la Colonne ; mais nous ne nous serions jamais doutés qu'on pût être fier d'être Français en écoutant nos chansons de café-concert. Il fallait le repoussoir des Allemands pour nous rendre sensible notre supériorité dans ce genre de littérature musicale. Les fournisseurs de nos music-halls ont produit bien des sottises, et des obscénités lamentables, des ordures à faire rougir même les vieux messieurs, les collégiens et les jeunes filles ; mais ils n'ont, grâce à Dieu, sur la conscience rien d'aussi bête ni d'aussi répugnant que la chanson de la *Lusitania*, qui fait les délices du spectateur à Berlin et autres lieux, entre deux saucisses et deux bocks.

Cela débute par un catalogue des passagers, Américains, Anglais, Français, Hollandais, Grecs, etc., comme le fameux chœur de la gare Saint-Lazare, dans *la Vie Parisienne*.

Nous venons,

Arrivons

De tous les pays du monde :

Espagnols,

Romagnols...

Il ne manque que deux petites choses — essentielles — la musique d'Offenbach, l'esprit de Meilhac et Halévy.

L'assistance reprend au refrain :

Elle allait en Angleterre, quelle honte !

Youp heidi, youp heida

Il y avait des milliers d'invités ;

Mais le sous-marin a flairé le rôti,

Youp, heidi, youp heida, youp heidi hei tralala !

Entonnons la chanson des morts...

Non, je ne veux pas salir ma plume en recopiant ces imbécillités, d'autant que l'agence Havas les a transmises et que tous les quotidiens les ont déjà reproduites.

Mais il ne faut pas non plus laisser perdre un tel document, nous n'en avons guère de si authentiques sur l'état d'esprit des Allemands, qui nous intrigue, et que les rares voyageurs, neutres ou maquillés en neutres, observent avec un si prodigieux défaut d'observation. Eh bien, le voilà, leur état d'âme. Il n'est pas beau.



M. Urbain Gohier, coutumier du fait, a écrit un excellent article où il nous prêche de parler français. Il cite d'abord le véritable petit scandale d'un jugement rendu ces jours-ci par le tribunal de la Seine, où un certain M. Ullmann est déclaré *heimathlos*, quand il serait si aisément de dire « sans-patrie ».

M. Urbain Gohier, après un copieux choix d'exemples de notre jargon commercial, demande pourquoi « nous nous moquons des Allemands qui s'efforcent d'expurger leur langue de toute expression française, anglaise, italienne, qui les proscriivent sur le menu des restaurants comme sur les devantures des boutiques, et qui infligent même une amende à leurs convives pour l'emploi de mots étrangers ». Et il refuse de les injurier à cette occasion, il les propose, au contraire, en exemple. M. Urbain Gohier a bien raison, et plus encore quand il conclut :

« Nous défendons la propreté de nos rues : défendons notre langue nationale. Il est interdit de dégrader une statue, un banc de promenade, une vespasiennne : pourquoi n'est-il pas interdit d'abimer le beau langage français ? A défaut de sanctions administratives, le public est toujours maître de la sanction la plus efficace : l'abstention. N'acheter que des produits français offerts en bon français. »

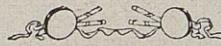
Oui, mais alors on n'achèterait presque plus de livres, et c'est un commerce qui va déjà si mal ! Les gens qui devraient parler correctement par dignité sociale, par éducation ou au moins par snobisme, parlent en général comme des arsouilles ; mais ceux qui devraient parler correctement par métier ne le font guère mieux ou plus mal. C'est partout la grande pitié du langage français.

Il y a des exceptions...

D'abord, il y a ces messieurs de l'Académie, qui, étant les arbitres du vocabulaire et de la grammaire, obéissent à des lois qu'ils font eux-mêmes : cela doit être plus facile. Ces messieurs ne sont plus tout à fait quarante, mais leur nombre est encore respectable et les beaux jours reviendront.

Ensuite, on peut compter quelques écrivains, candidats actuels ou futurs, qui ne font pas de barbarismes. On peut les compter d'autant plus aisément qu'ils ne sont pas légion. Mais il faut avouer que depuis douze mois ils n'ont pas trop fait gémir les presses.

Un seul vient de s'y risquer. M. Abel Hermant... je m'aperçois en écrivant son nom qu'il tombe, au moins pour un de ses romans, sous le coup de l'interdit fulminé par M. Urbain Gohier. N'a-t-il pas jadis publié tout un livre écrit en charabia, *les Transatlantiques*? Je doute que les fidèles lecteurs de *la Vie Parisienne* l'aient oublié; je doute aussi qu'ils lui en veuillent. Mais les *Heures de guerre de la famille Valadier*, qui ont paru cette semaine, ne sont pas du charabia. C'est un livre français dans tous les sens du mot. Un livre divertissant! Oser, en pleine guerre, écrire sur la guerre un livre divertissant, qui ne soit pas à la fois un livre horriblement choquant, où il se rencontre autant d'émotion que de gaieté, où, sans grandes phrases, le patriotisme soit pour ainsi dire latent à toutes les lignes! Voilà une téméraire entreprise. Lisez les *Valadier*, rien que pour juger si l'auteur y a échoué ou réussi. Et gardez-les dans un coin de votre bibliothèque; car cette œuvre légère est un document.

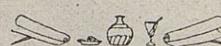


Les hommes politiques qui, avec tant de zèle, s'occupent de la défense du territoire, devraient donner l'exemple d'écrire — comme ils pensent — en bon français. N'est-ce pas chose pénible de lire dans le rapport officiel rédigé (?) par M. Chéron, au nom de la Commission sénatoriale de l'armée, des phrases comme celle-ci :

« En revanche, des hommes qui n'avaient rien à faire dans la zone de l'intérieur et que leur jeunesse, aussi bien que leur ROBUSTICITÉ, désignaient pour la zone de combat, demeurèrent paisiblement dans les dépôts et dans les administrations publiques. Trop d'entre eux s'y sont PERPÉTUÉS en dépit de toutes les instructions ministérielles. »

M. Henry Bérenger, également sénateur et rapporteur de la Commission de l'armée, ne semble pas croire non plus que c'est un devoir de patriotisme de respecter la langue française : « *La vie SURABONDE EN DENSITÉ* », écrit-il dans *le Matin* du 13 août. Et plus loin : « *Ils demandent de grands canons pour SILENCIER au loin les fabricants de marmites...* » Tout le reste de l'article est en pareil charabia.

Il ne suffit pas de lutter contre la barbarie : il faut aussi éviter les barbarismes.



On n'attend point trop de logique des diplomates qui travaillent dans les salons et même dans quelques journaux — je dis « quelques » : soyons polis. Ce sont des amateurs, des diplomates qui se sont faits eux-mêmes, comme les milliardaires américains. Mais ne pourraient-ils éviter les contradictions trop flagrantes? Ils ont justement observé la maladresse allemande, et maintenant ils s'extasient sur l'habileté de la propagande allemande. Elle n'est admirable — comme le reste — que par la dépense et par l'organisation : c'est une machine qui ne se cache pas d'être machine, et dont tous les rouages sont apparents. Il faut un peu plus pour qu'une propagande opère, il faut on ne saurait dire quoi, assurément quelque chose qui est au-dessus de la mécanique et qui tient de la sensibilité. Aussi la propagande allemande chez les neutres n'a-t-elle point un rendement qui dédommage de son coût. On peut même soutenir sans excès d'optimisme que son rendement est nul en fin de compte, car citez un seul peuple neutre que cette propagande ait converti, et qui, sans peut-être souhaiter par tendresse la victoire des armes alliées, ne tremble pas à la pensée d'une victoire germanique. Les Allemands ont pu tromper leur monde, et cela n'est pas bien sorcier, les fausses nouvelles étant tenues pour vraies jusqu'à preuve du contraire : ils n'ont

jamais persuadé. C'est de persuader qu'il s'agissait. Guillaume n'a persuadé que Sophie, mais il lui écrit personnellement, bien qu'avec une certaine publicité.

Au fait, nous n'avons pas encore le télégramme annonçant à la sœur, peu chérie mais bien commode, la prise de Varsovie. Il serait urgent cependant d'attester à l'univers que c'est un événement décisif; car les neutres disent le contraire, et même les journaux allemands doutent qu'il suffise à obtenir la paix demain : ce qui n'a pas empêché l'empereur de la proposer au tsar dès aujourd'hui. Nous n'avons jamais cru que l'Allemagne, malgré ses jérémades, manquât de rien : nous sommes du moins assurés qu'elle n'a pas épuisé son stock de fil blanc. Mais pourquoi se demande-t-on quel fut l'intermédiaire de cette négociation si secrète que toute la terre en a reçu la confidence instantanée? L'Allemagne a tout acheté, même Polichinelle.



C'est une chose curieuse (un peu risible), qu'aux heures tragiques et sanglantes, l'humanité recouvre toujours le sens de l'idylle en même temps que l'instinct primitif de tuer. Nous n'y avons pas échappé cette fois-ci plus que les autres. Il ne nous a pas suffi que, dès la mobilisation générale, Paris devint un lieu sévère : nous nous sommes flattés qu'il devint aussi un lieu d'innocence, et que l'espèce des Apaches eût disparu subitement. On nous a conté à leur sujet des histoires touchantes et à dormir debout, en termes plus francs : bêtes à pleurer. Tous les malandrins de Paris étaient partis pour le front, et s'étaient changés en héros, avec une facilité qui ne donnerait pas une assez haute idée de l'héroïsme. On citait d'eux des traits admirables, par exemple ce mot d'un souteneur converti, proposé pour la médaille, et qui dit à son colonel :

— Ça me gênera rudement après la guerre, quand il faudra que je recommence à battre mon quart sur le boulevard de la Villette.

Notez que celui-là n'était qu'un demi-converti, puisqu'il songeait à reprendre le métier. La plupart étaient trop décidément honnêtes pour se ressouvenir qu'ils eussent fait jadis de pareilles besognes. Bref, nous touchions aux temps de Rhée et de Saturne, à un nouvel âge d'or,

Où l'on verra le bourgeois éclairé
Donner sa fille au forçat libéré.

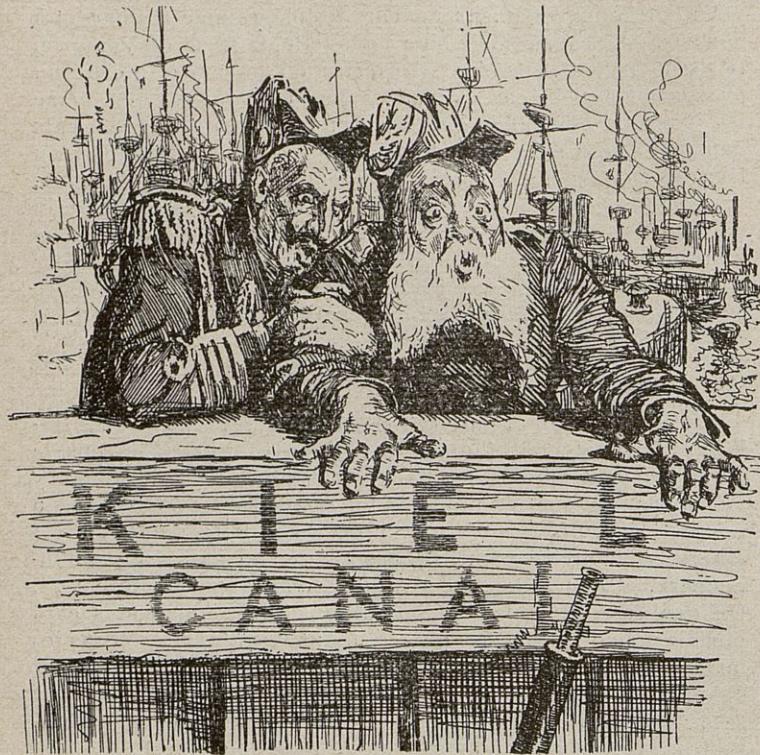
Nous ne pensions plus que les Apaches débutent ordinairement bien avant l'âge de la conscription, et que, pour se régénérer au feu, ils auraient dû devancer l'appel. N'importe, on nous laissait croire que leur discréption contribuait à la baisse des statistiques de décès, et que Paris était une ville où littéralement on ne mourait plus, même de mort violente.

Aujourd'hui on est bien obligé de convenir que, si tous les délits sont en diminution, il s'en commet encore quelques-uns, et que les personnes assez imprudentes pour se hasarder, la nuit, dans certains quartiers, s'exposent à ce qu'on leur coupe la bourse et quelquefois un peu plus. Ce n'est d'ailleurs pas les malandrins qui sont à proprement parler responsables de ces accidents, mais leurs victimes. Aux premiers jours de la guerre, personne ne sortait de chez soi après dîner; il est à présent des gens dénués de raison qui se hasardent dans les rues obscures jusqu'à des 22 heures, des 23 heures! C'est bien fait si on les dévalise.

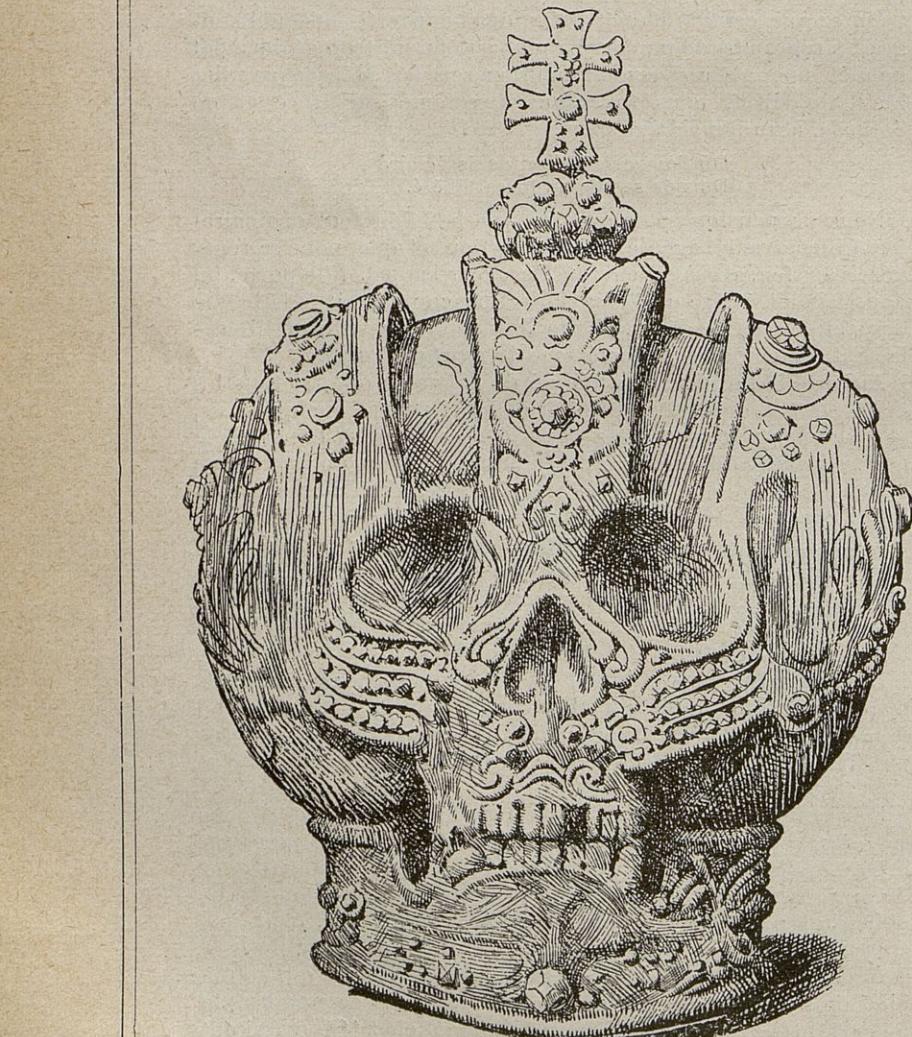
Nous avons de plus la joie d'apprendre que, chez les Apaches d'aujourd'hui, non plus que chez ceux d'hier, la valeur n'attend le nombre des années, et que Paulot a toujours quinze ans, mais que Tintin dit Titine n'en a que treize. Plus ça change, plus c'est la même chose!

Il y a pourtant quelque chose de changé, c'est que nous sommes en état de siège. Alors, Titine et Paulot sont jugés par le conseil de guerre! L'occasion ne serait-elle pas excellente pour donner un coup de balai et pour pratiquer « une opération de police un peu rude »? Paris, depuis août dernier, était une charmante ville de province, et les Champs-Elysées, un mail sans ormes. Qu'il soit permis aux honnêtes femmes qui vont à pied de s'y promener le soir sans risquer leurs économies. Je ne parle pas des autres femmes, qui dînent chez ***, et qui ont presque toutes conservé leurs automobiles — sans doute parce qu'elles sont chargées d'un service public.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



LE KAISER, à l'amiral Von Tirpitz. — Comment! les Anglais osent envoyer des sous-marins dans la Baltique!... Ah! voilà une piraterie dont je vais me plaindre au président Wilson!



LA COURONNE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE
(The Puck, de New-York.)



LA QUADRUPLE ENTENTE
telle que le *Kladderadatsch*, de Berlin, la dépeint.



SI LA KULTUR TRIOMPHAIT...
L'ONCLE SAM. — Laissez-moi, je suis neutre!
L'OGRE GERMAIN. — Imbécile! Le sort de la Belgique ne vous a-t-il pas appris comment je traite les neutres?

(Life, de New-York.)

SEMAINE FINANCIÈRE

La Bourse, tout en étant calme, conformément aux circonstances, offre, néanmoins, quelques courants modérés de transactions sur certaines affaires, les unes de placement comme les obligations de chemins de fer, d'autres qui sont des spécialités jugées intéressantes par certaines clientèles.

Le marché a accueilli avec le plus grand calme l'annonce de l'occupation de Varsovie par les troupes austro-allemandes.

Les valeurs russes elles-mêmes ne s'en sont que peu ressenties.

Nos rentes continuent à donner lieu à quelques transactions sur les bases antérieures, dont la rente 3 % perpétuelle tout au moins ne s'écarte pas. Ces prix, nous l'avons dit, sont, en définitive, très honorables, avec la concurrence des appels faits au public d'une manière constante.

Léger recul du groupe bancaire. Le Platine marquant malgré cela un gain d'une dizaine de points.

Par ailleurs, pas de changement appréciable.

E. R.

PARIS - PARTOUT

Moulin de la Chanson. Directeur Emile Wolff.

C'est le triomphe du bon ton
Que l'accorde et gente revue
Que Jean Bastia fit l'âme émue
Au gai Moulin de la Chanson.
C'est le triomphe pour la troupe,
Pour Robert Clermont avant tout,
Blanche de Vinci, Georges Arnould,
Musidora qui vous découpe
Un couplet d'un air cavalier,
Vincent Hyspa, Paul Marinière
Avec Folrey qui les annonce,
Avec aussi Paco (Léonce),
Succès pour tous les chansonniers.

Tous les soirs à 9 heures et matinées dimanches et fêtes à 3 heures. Location : téléph. Gutenberg 40-40.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

ENGHien. — Sources sulfureuses. Etablissement thermal. Casino. Concerts symphoniques dans le Jardin des Roses.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL. Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50; Coffret du Bibliophile 6 fr.; Romans humoristiques, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

Miss REGINA SOINS D'HYGIÈNE. American Manucure. Spécial pour dames (10 à 7 h.). Maison de 1^{er} ordre. 18, rue Tronchet (1^{er} à dr.).

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Hygiène et Beauté pr. les Mains et Visage. M^e GELOT 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

M^e ANDRÉE LEÇONS ANGLAIS et RUSSE 13, r. des Martyrs, esc. dr., 2^e ét. (10 à 7).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES ; 4^e année. M^e MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).

SOINS pour dames. ANGLAIS par corresp. MARIAGES, renseig. M^e GUILLOU, 19, bd Barbès (2^e ét.).

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

HENRY FRÈRE et SCEUR. Renseignements mondiaux. 148, rue Lafayette (2^e étage, à gauche).

MARIAGES RENSEIGNEMENTS
Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les mieux triées et les plus étendues.

JANE FRICTION. Méthode anglaise, par Experte 7, Faub. St-Honoré, 3^e (Dim. et fêtes.)

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign. grat. M^e VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^e ét. g.).

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE Élégante installation. 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

SOINS D'HYGIÈNE M^e DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

M^e LYDIE MANUCURE, Frictions (de 10 à 7). 21, r. Pasquier, 2^e ét. fd cour (Madel.).

MANUCURE Soins esthétiques. Méthode américaine. M^e DOLLY, 16, r. de Berne, r.-d-ch. 2 à 7 h.

BAINS HYGIÈNE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. M^e DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^r sur ent. (2 à 6).

Miss THIRTEEN MANUCURE spéc. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labrugère, 1^r à dr.

ANGLAIS et PIANO par JEUNE DAME (1 à 7 h.). JANET, 5, r. Lapeyrière 3^e face, N.-S.J. Joffrin.

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochechouart (entresol).

M^e Jane LAROCHE Renseign. artist. et mondains. 63, r. de Chabrol (2^e gauc.).

M^e BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^r à g.

MANUCURE diplômée Matin à domicile, reçoit tous les jours et le dimanche. 78, rue Taitbout.

MANUCURE dipl. Spéc. p. dames. Secret beauté. Serend. domicile. Ec. M^e TALIBART, 107, r. de Sèvres

JEAN FORT, Libraire-Éditeur à PARIS 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.



— Pourquoi, Suzon, ce gros chagrin ? Est-ce parce que ton mari était triste de te quitter ?

— Eh ! non ! Tout au contraire : c'est parce que le monstre n'avait pas l'air assez malheureux en retournant au front.